

# DE BRUCE LEE À ZHAO DAOXIN

## Les arts de combat chinois sous le feu de la critique



Zhao Daoxin

Dans mon livre *L'Offensive du dragon* (Guy Trédaniel, 2019), je me suis efforcé de scruter le mythe des arts martiaux asiatiques en partant de la figure de Bruce Lee. L'acteur est incontournable non seulement en raison de l'engouement que déclenchèrent ses exploits cinématographiques mais aussi parce que son évolution personnelle le conduisit à dénigrer ce qu'il est désormais convenu d'appeler « kung-fu ». Cette critique, qui engloba notons-le tous les arts martiaux traditionnels, a été amplifiée par la notoriété de la star au point de continuer aujourd'hui encore à alimenter un débat entre partisans et détracteurs. Les propos acides du maître Zhao Daoxin 赵道新 (1907-1990), dont il sera question dans les lignes qui suivent, n'eurent guère d'échos en dehors de quelques cercles de connaisseurs. Toutefois, ils rejoignent le constat sans appel dressé par Bruce Lee<sup>1</sup>. Ainsi, Zhao comme Lee pointèrent les faiblesses inhérentes à une culture martiale qui, malgré ses apparentes richesses techniques, s'est avérée incapable de relever le défi des sports de combat sans y sacrifier ses méthodes. Cela dit, le statut ambigu de Bruce Lee, dont les accomplissements furent moins ceux d'un combattant que d'un artiste, ainsi que le culte qui l'entoure trahissent une dimension fantasmagorique qui, paradoxalement, constitue à la fois la faiblesse et la force des arts martiaux. En effet, il semblerait bien que c'est justement grâce ce que Zhao Daoxin fustigeait comme « croyances » ou « religion » et que Bruce Lee dédaignait comme « fatras inutile » que des pratiques de combat à un certain point de vue obsolètes purent prospérer en exerçant un pouvoir de fascination au sein du grand public. Il y aurait bien des choses à dire pour la défense de ces cultures corporelles mais je me limiterai dans ces lignes au cadre de la controverse portée par deux représentants déclarés du courant combatif des arts martiaux chinois.

<sup>1</sup> Les propos cités par le maître Zhao Daoxin sont tirés d'une série de quatre entretiens publiés dans le magazine *Wuhun* 武魂 et traduits par Laurent Chircop-Reyes. La traduction complète de ces entretiens peut être lue dans *le blog* de ce dernier qui est l'un des rares universitaires à nous procurer des connaissances approfondies sur le milieu traditionnel des arts martiaux chinois (*Les chroniques du wulin* : <https://wulin.hypotheses.org/>).

## La magie des arts martiaux

L'instinct combatif est quelque chose de hautement respectable dans le cadre réglementé des disciplines sportives. Il existe un fossé très large entre, disons, le voyou qui cherche la bagarre et le combattant du noble art prêt à se risquer sur le ring. La boxe à haut niveau est une ascèse, une longue préparation en vue d'une lutte publique à armes égales avec un adversaire de niveau comparable. Le voyou quant à lui préfère prendre son adversaire à l'improviste, au détour d'une ruelle par exemple. Et là, il n'y a jamais de tiers pour juger si le combat est équitable... C'est toute la faiblesse de l'argumentation de ceux qui se font l'avocat du combat total prétextant que « dans la rue il n'y a pas de règles » mais qui, il faut le reconnaître, ne tiendraient pas trois minutes dans la lice face à un adversaire chevronné, préparé physiquement et mentalement à la confrontation. « Qui peut le plus, peut le moins », le contraire ne saurait être vrai.

La boxe s'enracine dans une culture de la violence et ce n'est pas par hasard qu'elle apparut dans les îles britanniques au XVIII<sup>e</sup> siècle pour constituer dès lors le sport de défense par excellence. Avec les arts martiaux tels qu'ils se diffusèrent deux siècles plus tard à la faveur de la mode portée par Bruce Lee, les dojos virent affluer des enthousiastes qui recherchaient non plus les plaies et les bosses mais ce que je choisirai d'appeler ici la « magie ». J'avoue volontiers avoir fait partie de ces derniers et cela sans honte aucune, sachant pertinemment que de nombreux experts actuels non seulement eurent à leurs débuts des motivations similaires mais que certains parmi eux s'évertuent encore à entretenir cette dimension fabuleuse. Ces champions de la pensée magique se retrouvent dans les techniques dites « traditionnelles », dans les pratiques énergétiques, toutes ces disciplines où rituels, secrets et « philosophie » revêtent une importance particulière. En ce qui me concerne, mon intérêt se détacha progressivement de ce mysticisme pour se reporter sur la dimension culturelle voire anthropologique des arts martiaux chinois. La pratique et l'approfondissement des enchaînements ritualisés de mouvements continua néanmoins à me procurer une profonde satisfaction sans que j'entretienne d'illusions quant à leurs applications. Il en va de même pour les méthodes énergétiques traditionnelles que j'expérimentai pendant un temps, telles que les capacités à encaisser des coups violents sur la poitrine ou la tête développées par un martelage quotidien effectué avec les paumes ou les poings (*paidagong* 拍打功). Il s'agit de recettes pratiquées hors du contexte du combat qui ne peuvent complètement remplacer l'endurcissement consécutif à la confrontation régulière des corps. Un des intérêts des arts chinois résidant dans le *jianshen* 健身, l'entretien d'une condition physique jusqu'à un âge avancé, il n'est d'ailleurs pas sûr que ce genre de masochisme ait quelque utilité à cet égard... Bref, ceux qui veulent apprendre à combattre efficacement, doivent... combattre selon les méthodes modernes réalistes \_ boxe, MMA, *muay thai*, l'offre est aujourd'hui très large \_ et il est donc inutile pour cela de passer des années à apprendre une gestuelle alambiquée ou à répéter des exercices bizarres.

## Combattants et stylistes

Dès les années 1970 en Occident, un clivage se fit sentir dans les compétitions d'arts martiaux et plus spécialement de kung-fu. D'un côté, se trouvaient les combattants et de l'autre les « stylistes », même si certains pouvaient concourir avec succès dans les deux domaines<sup>2</sup>. En ce qui me concerne, je fis le choix d'être un « styliste » en raison d'un purisme que le lecteur pourra certainement comprendre. De fait, mes camarades combattaient en utilisant des méthodes qui étaient alors, peu ou prou, celles du « full-contact » ou du moins quelque chose d'approchant... Ayant été moi-même initié à cette forme de boxe poings-pieds, le fossé me semblait infranchissable entre les techniques contenues dans les *taolu* 套路, ces enchaînements du kung-fu traditionnel auxquels par goût je consacrai beaucoup de temps, et l'assaut qui faisait appel à d'autres mécanismes

---

2 Tels Hoang Nghi, Ilias Calimintzos, Daniel Herroin et d'autres encore.

physiques et neurologiques<sup>3</sup>. Ce sentiment se renforça avec la découverte du *wushu* 武术, la nouvelle conception de l'art martial chinois développée dans la Chine de Mao, dont je fus l'un des premiers adeptes en France. La fréquentation des spécialistes formés dans les instituts sportifs chinois montraient que ceux-ci, à quelques exceptions près, n'avaient aucune expérience du combat ! Cela dit, leurs capacités gymniques révolutionna l'image des arts martiaux à l'écran, ce qui n'est pas rien nous le verrons.

En me rendant par la suite en Chine, force fut de constater que même la voie traditionnelle accordait une importance prépondérante à la pratique des chorégraphies ou des postures, celles-ci constituant l'essentiel des programmes de pratique des différents styles, constat valable également pour de nombreuses écoles de Hong Kong ou Taïwan. Certes, il était possible de trouver des adeptes redoutables dans les milieux du kung-fu traditionnel mais on ne savait trop si leur combativité était due à la valeur de leurs méthodes ou tout simplement au fait qu'ils assumaient leur agressivité et possédaient en outre les aptitudes physiques pour s'imposer, cela autrement que par les « trucs » habituels<sup>4</sup>. Dans *L'Offensive du dragon*, j'utilise l'expression « kung-fu de rue » pour désigner un courant combatif, souvent mal considéré parmi les maîtres officiels des arts martiaux chinois. Zhao Daoxin, un adepte redouté des boxes *xingyi* 形意 et *bagua* 八卦, évolua durant la période républicaine entre les institutions martiales de l'époque et cette marge où se retrouvaient les têtes brûlées<sup>5</sup>. Écoutons-le : « *Quand j'étais jeune, j'avais l'esprit de compétition, fougueux et agressif. J'aimais constamment « croiser les mains » avec certains experts renommés ou me mesurer en combat avec d'autres. Je méprisais autrui, surtout les perdants, pour lesquels je ne tenais pas compte de leurs qualités. Non seulement c'était un obstacle pour l'échange, mais je les blessais également dans leur amour-propre* ». Un état d'esprit probablement guère éloigné de celui de Bruce Lee qui n'hésita pas à dépeindre son adolescence comme celle d'un voyou qui n'apprit la boxe *wing chun* 咏春 que pour mieux se battre... Dans le même ordre d'idée, je pourrais signaler la première impression que me laissa le grand expert japonais Ryuchi Matsuda aux écrits duquel je dois mes premières connaissances du monde authentique des arts martiaux chinois. Lors de notre rencontre dans un restaurant de Tokyo en 1985, il arriva en déclarant tout de go qu'il venait de se battre dans le métro ! Au cours de notre entretien, il insista encore sur l'importance qu'il accordait au mental, sans que l'on sache trop s'il préconisait le contrôle de soi \_ « un homme ça s'empêche » disait Marcel Camus \_ ou au contraire l'expression impulsive d'une virilité belliqueuse<sup>6</sup>...

### Des méthodes inadéquates

Dans *L'Offensive du dragon*, je souligne le fait que le wushu maoïste ne fit que poursuivre et mener à son aboutissement une tendance qui existait en germe en Chine dès les premières années de la période républicaine. En effet, en certains milieux institutionnels pratiquer les arts martiaux consistait déjà à apprendre une pléthore d'enchaînements de mouvements, ceux-ci pouvant être assortis d'exercices à deux ainsi que de méthodes traditionnelles (*gongfa* 功法) visant à renforcer le corps et développer l'énergie interne. Le combat était rare et, quand il existait, non réglementé et rudimentaire comme le démontrèrent les échecs des premiers experts chinois qui tentèrent de se frotter aux

---

3 Comme le souligne Zhao Daoxin, les compétiteurs « stéréotypent leurs gestes du genre “boxe + kick + lutte” » (cf. *Une « sanglante dissection » des arts martiaux chinois*, Laurent Chircop-Reyes, in *Les chroniques du wulin*, <https://wulin.hypotheses.org/106>).

4 Les capacités apparemment extraordinaires de certains adeptes capables de casser ceci ou cela, de faire le poirier sur deux doigts et que sais-je encore ?, relèvent d'un registre saltimbanque qui, parfois, permet d'éviter le combat en faisant passer l'exploit pour une preuve d'efficacité martiale.

5 Il fut l'un des plus remarquables disciples du maître Zhang Zhankui (张占魁, 1865-1938).

6 Impulsivité illustrée à l'extrême par le personnage incarné par Joe Pesci dans *Les Affranchis* de Martin Scorsese (1990).

pugilistes thaïlandais<sup>7</sup>. L'association Jingwu (Essence martiale) de culture physique 精武体育会, représentée de façon farfelue dans *La Fureur de vaincre* (Lo Wei, 1972) \_ un film où Bruce Lee est particulièrement impressionnant \_ œuvra ainsi principalement à codifier des dizaines d'enchaînements à l'attention de ses membres qui, par ailleurs, pouvaient s'initier aux sports modernes. La même constatation ressort d'un examen des ouvrages consacrés aux arts martiaux qui furent publiés en Chine jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Ceux-ci ne font généralement que décrire dans le détail des chorégraphies de mouvements sans que n'apparaisse nulle part un système de combat cohérent... Voici l'opinion de Zhao Daoxin sur les pratiques que nous considérons aujourd'hui traditionnelles : « *Je pense qu'un entraînement au combat ne mérite son appellation qu'à partir du moment où l'entraînement est entièrement dirigé vers les besoins pour le combat (...). Or, les taolu, mais aussi certaines techniques et méthodes d'entraînement ne font pas partie de ce cadre-là.* ». Dans mon livre, je souligne que même si certaines écoles, telles que le *yiquan* 意拳 par exemple, renoncèrent aux enchaînements codifiés, ce ne fut que pour les remplacer par des méthodes ésotériques à l'exemple de ces postures maintenues pendant des heures (*zhanzhuang* 站桩) une immobilisation volontaire qui, si l'on prend les propos de Zhao au pied de la lettre, représente autant de temps en moins consacré aux pratiques agonistiques proprement dites : « *Une autre "déviance" concerne cette fois le degré de fatigue et d'intensité à l'entraînement. Les maîtres de boxe populaires passent leur temps à pratiquer toute la journée des exercices pénibles, mais ne consacrent qu'une petite partie de leur force physique à la mise en pratique des tactiques de combat. De ce fait, les muscles et les nerfs, dont on a besoin pour le combat, n'ont pas été suffisamment développés et complètement stimulés* »<sup>8</sup>.

### Limites des théories traditionnelles

La grande richesse des arts martiaux chinois est non seulement gymnique \_ j'insiste ici sur le fait que cet aspect est extrêmement intéressant si l'on accepte d'y voir autre chose qu'une inadéquate préparation au combat libre \_ mais aussi théorique. Comme aiment à le répéter les maîtres : « *l'art du wushu chinois est un mystère sans limites* » 中国武术奥妙无穷. Certes, mais, précise Zhao Daoxin qui venait pourtant des écoles dites « internes », « *yi, qi, li, soit intention, souffle et force, ou bien jing, qi, shen, essence, souffle et esprit etc., bref, tous ces termes en rapport avec le neigong, le travail interne, sont très difficiles à exprimer clairement avec un langage normal. C'est comme si c'était une méthode de persuasion que l'on exerce sur soi-même pour produire différentes sortes de ressentis, allant d'une sensation agréable à celle de puissance. On peut dire également que c'est le principe de base de certaines religions. Mais cela reste peu efficace dans le cadre du combat (...)* ». Au regard des performances combatives des adeptes actuels des arts internes, il semblerait en effet que toutes ces théories raffinées, qui nourrissent d'interminables discours et spéculations, trouvent peu d'applications pratiques dans le domaine strictement martial. À ce point de vue, le cas du Taiji quan semble paradigmatique : « *Le style dans lequel est écrite la théorie du Taijiquan est remarquable, cela mérite la réputation du manuel de boxe traditionnelle exemplaire. Le fil conducteur du Taiji quan est l'absolument remarquable relation dialectique entre le yin et le yang. Tu veux développer le "dur" ? Pratique donc le "souple" jusqu'à l'extrême cela deviendra purement et simplement "dur". Tu veux être "rapide" ? Efforce-toi de pratiquer "lent"... Mais une seconde, cette philosophie qui consiste à penser qu' « une chose poussée à son extrême se transmute en son opposé » est fort séduisante, mais qui en a déjà éprouvé les prodigieux effets sur son propre corps ? Personne... »*

<sup>7</sup> Cf. *L'Offensive du dragon*, page 115, *Le défi thaïlandais*.

<sup>8</sup> Notons que selon ses adeptes, l'exercice du *zhanzhuang* est censé développer indirectement les aptitudes au combat, notamment une puissance « explosive ». Toutefois, la validité de ce procédé par rapport aux méthodes d'entraînement des boxes-pieds reste à prouver.

Je suppose que le lecteur aura compris la position de cet expert de premier plan. Le Bruce Lee de la maturité, qui, durant sa jeunesse se passionna pour la théorie du yin-yang ainsi que pour le Taiji quan, aurait probablement donné son assentiment à ces propos. N'avait-il pas lui-même renoncé au redoutable *wing chun* pour la méthode pugilistique occidentale ? Le *wing chun* présente des subtilités permettant à ses virtuoses de dominer un adversaire dans un cadre informel, mais ce système ne fait pas le poids face à un boxeur de haut niveau, à la différence de ce que montre le film, *Ip Man 3* (Wilson Yip, 2015), où l'acteur Donnie Yen tient tête au terrifiant Mike Tyson... Magie du cinéma !

## Une violence originelle

Les véritables spécialistes des arts martiaux chinois, autrement dit ceux qui possèdent une solide expérience du combat à l'instar de feu Zhao Daoxin, témoignent tous du fait qu'il est un ingrédient indispensable pour rendre le kung-fu effectif : le *hen* 狠, cette expression d'une cruauté impitoyable qui fait partie de ce que j'ai désigné comme *recoins obscurs* de la tradition<sup>9</sup>. Dans la civilisation chinoise la violence est à la fois omniprésente et problématique. Je ne reviendrai pas ici sur le statut du guerrier subordonné au lettré dans l'empire du Milieu. Ni sur l'idéal ancien d'union des vertus civiles et militaires, *wenwu* 文武, souvent rebattu dans les milieux traditionnels des arts martiaux où la dimension morale (*wude* 武德, « vertu martiale ») est toujours mise en avant<sup>10</sup>. De la même façon que les conflits sanglants de la Chine antique témoignèrent plus des tactiques frontales et massives de la guerre totale que des subtilités exposées dans l'*Art de la guerre de Sunzi*, le monde chinois épris de discours sur l'harmonie et la concorde put manifester une violence qui, au dix-neuvième siècle ou encore lors de la révolution culturelle, atteignit des niveaux effroyables. Dans un contexte de lutte pour la survie, les méthodes de combat archaïques visaient à réveiller l'instinct animal, une rage potentiellement meurtrière affranchie de toutes normes sociales<sup>11</sup>. Dans les pratiques originelles des arts internes, cet accès passager de folie modifiait dramatiquement l'apparence de l'adepte (*bian lian bian se* 变脸变色) ce que le jeu habité, quasi psychotique, de Bruce Lee a parfaitement rendu à l'écran. Pour parler clairement, il s'agit d'une hystérisation des pratiques de combat, celle-ci constituant le fil conducteur occulte entre, par exemple, certaines méthodes d'autosuggestion du « travail interne » (*neigong* 内功) et les trances guerrières observées chez les insurgés du mouvement des Boxeurs. La question se pose néanmoins de savoir si les états *borderline* recherchés originellement dans ces pratiques seraient suffisants pour assurer la victoire face à un adversaire aguerri doté de capacités physiques, techniques et tactiques<sup>12</sup>...

Quoi qu'il en soit, le développement du « kung-fu de rue » dans des contextes de guerre civile, comme ce fut le cas pour Zhao, ou de forte agitation sociale tel que le le Hong Kong de la jeunesse de Lee, n'a vraisemblablement pas permis de contrebalancer les effets des pesanteurs liées au culte du passé (vénération du maître fondateur, etc.) et à une pensée magique omniprésente qui imprègne les rituels martiaux et leurs corollaires énergétiques. Le fait de privilégier le combat mimé, ce *shadow boxing* codifié hérité des danses guerrières de l'antiquité et inspiré par les gestuelles de l'opéra chinois, reste bien sûr le premier obstacle au développement de gestes techniques réellement efficaces. À ce sujet

9 Cf. *L'Offensive du dragon*, pages 109-114, *Le côté obscur de l'énergie*.

10 Avec notons-le, une propension à favoriser la « face » au détriment de la vérité. Tous ceux qui sont familiers du milieu des arts martiaux chinois savent à quel point les experts aiment fanfaronner, ce qui en mandarin se dit 吹牛 *chui niu*, « souffler dans le buffle » (pour le faire paraître plus gros).

11 Une absence de contrôle qui explique par exemple la réputation d'un Yang Shaohou 杨少侯, maître de Taiji quan qui ne pouvait être touché sans que cela ne déclenche chez lui des réactions extrêmes dont ses rares disciples firent souvent les frais.

12 La méthode du combat du professeur Chen Hegao 陈鹤皋 de Hangzhou entièrement fondée sur un déchaînement agressif manifestement hystérique \_ celle-ci a été qualifiée de « boxe du chien fou » en raison des cris qui ponctuent toutes ses actions et de l'adoption de la morsure dans son registre technique \_ a montré ses limites en 2007 lorsque l'un de ses disciples affronta un pratiquant de MMA.

Zhao Daoxin dit quelque chose d'intéressant : « *tous ces arts de combat occidentaux qui se répandent aujourd'hui sont bien plus proches de la culture martiale originelle de notre patrie* ». Effectivement, la grande supériorité des sports de combat par rapport aux arts martiaux classiques est de s'être développés sur la seule base de l'affrontement en face-à-face, comme ce fut le cas dans la Grèce antique. À l'origine, les combats publics de la Chine ancienne s'apparentaient probablement aux compétitions de lutte et pancrace du monde grec avec des issues qui pouvaient être mortelles. Il s'agissait de techniques de combat insistant sur la force physique, une qualité primordiale sur les champs de bataille. Dans l'Occident moderne, la violence des pratiques guerrières à mains nues et aux armes fut canalisée dans le cadre de la rivalité sportive. Les arts martiaux chinois contemporains se focalisèrent quant à eux sur la pratique de postures dynamiques ou immobiles, ce qui eut pour effet de différer l'entraînement au combat proprement dit voire de le rendre inutile. L'importance prise par les enchaînements de mouvements depuis un peu plus d'un siècle, comme le montre bien le développement du style Yang de Taiji quan par exemple, s'explique vraisemblablement par un désir de dégager les arts martiaux de leur violence première, ou, pour le dire autrement, de les « exorciser » par le biais d'une ritualisation gestuelle. Le défi lancé par Wong Jack Man 黄泽民 à Bruce Lee en 1964 révèle néanmoins qu'un expert en enchaînements \_ Wong en maîtrisait une bonne centaine \_ pouvait tout de même arriver à se protéger contre un représentant du « kung-fu de rue ». En effet, et bien qu'il dut subir de plein fouet la « fureur » du Petit Dragon, Wong possédait vraisemblablement assez de sens de l'esquive et de la parade pour éviter pendant vingt longues minutes les coups vicieux d'un attaquant hors de lui<sup>13</sup>. Détail intéressant, le maître des enchaînements s'en sortit avec une simple égratignure au front infligée par un adversaire qui s'était lancé à l'attaque sans crier gare, à la façon d'un combattant de rue justement... Quoi qu'il en soit, et comme nous allons le voir, d'une certaine façon, l'un comme l'autre sortirent vainqueurs de ce combat qui, il faut le signaler au passage, a pris une dimension homérique au cinéma<sup>14</sup>.



L'expression de la férocité chez Bruce Lee  
(*La Fureur de vaincre*, 1972, et *Opération dragon*, 1973)

13 Sur ce sujet voir le livre incontournable de Rick Wing *Showdown in Oakland: The Story Behind the Wong Jack Man – Bruce Lee Fight* (Amazon, 2013).

14 *Dragon, l'histoire de Bruce Lee*, Rob Cohen, 1993 et *Birth of the Dragon*, George Nolfi, 2016.

## La puissance de la pensée magique

Quel était réellement le talent de combattant d'un Bruce Lee ? Question oiseuse dans la mesure où celui-ci ne mit jamais réellement ses aptitudes à l'épreuve à la différence par exemple d'un Gene LeBell ou d'un Tadashi Sawamura. Le premier, judoka et lutteur nord-américain, affronta victorieusement sur un ring en 1963 le boxeur Milo Savage et le second, alors karatéka troisième dan, rencontra la même année à Bangkok un boxeur thaï, événement dont il mit six mois à récupérer... Entre 1966 et 1973, Sawamura, qui entre-temps s'était activement mis à la pratique du *kickboxing*, livra 241 combats pour 232 victoires. Hormis quelques clashes anecdotiques dont le plus important fut le combat-poursuite avec Wong, Bruce Lee se réserva pour une autre arène, celle du grand écran qui fit de lui le mythe que l'on sait. Zhao Daoxin dénonçait comme plus grand obstacle à l'adaptation des arts martiaux chinois ce qu'il désignait comme « religion ». C'est pourtant bien un culte qui a fait du Bruce Lee cinématographique \_ une apparence d'invincibilité \_ le combattant sans égal que fantasment ses fans ! L'aïkido et son vénérable maître barbichu s'inscrivent également dans le cadre de ce qui apparaît comme une « religiosité seconde » (Oswald Spengler) non seulement en raison de la liturgie propre à cette discipline, aujourd'hui très spiritualisée, mais aussi pour les légendes qui auréolent l'histoire d'un fondateur crédités de ce qui ressemble à s'y méprendre à des miracles<sup>15</sup>. Il faut d'ailleurs noter que ce dernier se considérait lui-même comme l'incarnation d'un kami, divinité du panthéon shinto... Zhao Daoxin lui-même est associé à un mysticisme martial porté par des figures telles que celle du maître Wang Xiangzhai 王芗齋 (1885-1963) dont les nombreuses anecdotes soulignent une énergie quasi surnaturelle. Notons par ailleurs que vers la fin de sa vie, Zhao condensa son savoir dans un enchaînement de mouvements ce qui semble pour le moins contradictoire...<sup>16</sup>

Et c'est justement dans ces croyances, ces recettes martiales miraculeuses, cet imaginaire inépuisable que le cinéma made in Hong Kong déploya sur la planète à la faveur de la comète Bruce Lee, que réside toute la puissance suggestive des arts martiaux. Puissance symbolique qui n'est pas sans faire penser aux innombrables super-héros que nous impose l'industrie hollywoodienne du divertissement. Le sabreur chinois contre Spiderman ! Dans un monde qui se virtualise de plus en plus, la boxe et toutes les disciplines réellement combattives resteront réservées à une certaine catégorie de la population disposée à se cogner contre le réel alors que les arts martiaux et autres gymnastiques de combat (cardio boxing, etc.) continueront à concerner un public incomparablement plus large, mais moins disposé à la souffrance. Alors, peu importe si les spectateurs des compétitions de wushu sont si rares, ceux des films d'action sont innombrables. Et puis la Chine, tout en honorant ses vieux maîtres et en faisant la promotion des Shaolin et autres Wudang, n'a pas manqué de développer ce système que Zhao Daoxin appelait de ses vœux, le *sanda wang* 散打王 tournoi professionnel de combat libre instauré en 2000 qui a définitivement relégué les techniques traditionnelles dans les domaines des arts corporels et du folklore. C'est peut-être là le coup de génie chinois : reconnaître la supériorité de la pensée rationnelle sur le plan de la réalité, tout en laissant prospérer à la périphérie une pensée magique (thérapies traditionnelles, fengshui, qigong, taiji quan, arts martiaux de shaolin, etc.) qui contribue, infiniment plus que les succès des combattants du *sanda*, au prestige d'une civilisation dont la permanence et le pouvoir de fascination ne peuvent que forcer l'admiration.

**José Carmona**

---

15 Le plus spectaculaire étant, au dire de Gozo Shioda, d'avoir été à l'épreuve des balles face à un peloton de tireurs d'élite.

16 Enchaînement désigné sous le nom de *xinhui zhang* 心会掌, « la paume guidée par le cœur ».